

LE MAÎTRE DES LIEUX

Sur ton dos l'horizon atterrit, de cette falaise, là. Ta voix plonge bouche ouverte. Deux ailes, tel un songe sorti d'un trou dans un mur, commencent à nager dans l'innocence de la pesanteur. Tes genoux fléchis creusent une fenêtre dans l'eau limpide et calme et lorsqu'un remous échappe sur la surface maintenant nerveuse, le rire de l'eau rencontre le vol léger du vent. Tout proche, les pieds nus de la montagne percent la profondeur dans la ligne du silence et chassent le Maître des lieux là où un bras devient une aile, un passage le refuge de l'attraction.

Le mouvement de l'eau guide ton corps comme une fin d'errance. Une porte s'ouvre dans la pierre immense du fond fluvial. Alors l'eau se disperse dans le vide. Seules tes deux ailes flottent dans une minuscule tâche d'encre, solitaires. La terre se met à couler le long d'une onde dans le recoin sombre du plancher jusqu'à la petite lumière de feu. Sur un fil tendu à la pénombre, une couverture grimaçante te fait face, privée de paupière pour pouvoir ouvrir les yeux. A l'affût de l'autre, l'épaule immobile, tu guettes la rencontre. Le Maître des lieux, sans le temps de l'instant, englouti ton regard. Crac ! Le mur se fend. Un soupir soulève ta poitrine. La paille crépite lorsque, dans l'obscurité ondulante, le seau de flamme laissé au coin d'une dalle se renverse.

La terre roule maintenant et poursuit la paille, attirée par le chant de sa soif. Elles entament une danse pénétrante, sans retrait ni profusion, habitées d'une extatique effervescence. Alors, la terre vole au feu sa verticalité qui s'écrase sur le sol. Ce magma en débris habite maintenant la danse avec l'immobilité de la fixité de la pierre. Seul le seau de fer demeure dans le prolongement de ton soupir, en instance, n'en finissant pas de se renverser et pourtant déjà éteint, comme ta poitrine vidée de l'air trop tremblant cherchant à se rattraper à n'importe quelle consistance pourvu que l'élément ait fait son choix entre ses possibilités.

Tu te souviens alors avec quel abandon elle avait déchiré sa longue jupe trop serrée et s'était mise à courir sous la pluie tiède en direction de n'importe quelle direction parce que le désert était bien trop prêt à dépourvoir la moindre petite parole qui ne serait pas redescendue dans la terre. Tu le sens bien : puisque personne ne t'amènera dans l'in-recevable pays lointain de l'autre de l'avoir lieu, le refuge ne pourra que rejoindre le Maître des lieux dans ton souvenir. Étendu sur les pierres fines du rivage, tu ne peux que manquer le passage qui continue l'arrêt et tu rejoins petit à petit la vieille habitude du fond de l'accès. Continuer l'arrêt sans t'arrêter voilà ce que te dis ton sang.

La brume du soir dévoile l'immensité de l'air et calme l'indécision de son appartenance. Ton squelette traverse le lent chemin de l'inertie dans ta chair fourmillante avant de se soulever, porté par l'élan d'un ailleurs. Ton bras te conduit à nouveau jusqu'à cette eau débordante sur le sol où tu t'étires. A la

lisière de ta peau, la caresse ondulante de la surface perd toute consistance si bien que ton désir devient l'isolement d'une non-attente.

Elle avait dénoué ses cheveux et ne courrait plus, haletante. La pluie avait cessé. Encore une goutte fuyante roule dans la faible lumière sur la douceur de sa peau.

Tu te hisses à travers l'enveloppe de la pénombre jusqu'à la rive. Une herbe folle s'attarde sur ton torse. La décontenance de ta chair flotte dans l'éclat du tressaillement de cette brindille. Ton regard vient de se poser. Tu vois bien que le rebord de l'ombre est ce rien qui ne sera toujours rien de plus, bribe d'intimité empilée dans la trouée de la nuit. Un glissement s'échappe de la fente dans le tronc de l'arbre là, juste là, le même que le parcours de ton œil sur les choses.

Elle te regarde en ta surface, de là où le chemin du Maître des lieux s'évapore. Son visage dessine le contour de ta hanche, différant le commencement de sa venue dans l'impossibilité du lorsque.

Tu te tournes vers le fleuve. Ton émotion, aérienne, s'étend au-dessus de l'eau, ne pouvant t'habiter toi, dispersé à travers ton propre corps. Des cercles sans fin défilent, coulent, avant de flotter à nouveau à côté de leur disparition, lambeaux du pouvoir d'être quelqu'un.

Tu te retournes vers l'arbre et tu sais que le rêve ne t'appartient pas sans que tu rêves avec une autre manière de rêver.

Elle a bougé ses paupières et lève maintenant sa main vers le bal nocturne de l'eau. Se liquéfiant dans ta quête, tu aurais manqué l'émergence du sans-chemin. De quel lieu et a qui était le Maître des lieux puisqu'il ne peut arriver ailleurs ne partant pas de quelque part ? Heureusement, elle te confond cette part étrangère qui n'est même pas le regard de la terre. Alors tu te lèves et marches. Marches encore au fond de l'arbre de l'abîme sans profondeur. Seules les branches se soucient de l'envol au bord de l'invisible.

Sa main fixe la limite de ta peau, ton pas promène ses paupières. La traversée sera toujours vide de sa rencontre. Ne pas continuer, ne pas être arrêté puisqu'il n'y aura pas de moment où.

Les bambous murmurent lentement la confusion de la pluie avec tes vertèbres tandis que tu marches sans t'arrêter et pourtant n'étant pas là pour continuer ta marche. Tu sais bien que la marche ne t'appartient pas sans que tu marches pourtant avec une autre manière de marcher. Plus loin, une souche effleure de ses rides ta cheville. Tu t'assois dans ton songe déroulant l'enclot du royaume jusqu'à la pliure de ton coude et c'est là que la tige de la plus haute herbe dévoile la présence inattendue de la cabane de branchage.

Les paupières immobiles, elle a laissé le dessus de sa main se poser lentement sur le sommet de sa tête. Allongée sur le dos, bercée par le chant des grillons, elle habille son regard de ta voix. Son genou vogue paisiblement dans le gris profond des nuages. Dans la lueur est restée cette parole oubliée : « ne reste pas

ailleurs ». Pourtant le bord de son corps tremble comme la peau d'un tambour trop tendue. Une poudre légère efface le miroir du silence et le son de ces mots creuse l'écho d'une étrange contrée : « ne reste pas ailleurs ». Mais la cabane ne peut pas accomplir la traversée.

Tu franchis malgré tout le seuil et guettes le signe du lieu de l'écart. « Je suis le Maître des lieux » veut dire la parole découpant un fragment palpable. Mais le lieu n'a pas la patience de laisser la moindre petite goutte de sueur sur le sol. Et la parole sait trop bien que l'ouverture de l'écho n'est pas le passage du lieu puisqu'il n'y a pas d'autre côté. Alors tu t'assois puis te relèves, t'assois encore, puis tu te couches en ce lieu du vide, écoutant le chant du hibou comme la mer dans un coquillage. Tu ne fermes pas les yeux et bientôt le plafond, d'une hypnotique étreinte, t'enveloppe. Seul, abandonné de ta propre solitude, tu tisses l'espace de l'étrange de la pointe des cils.

Les branches s'accrochent aux feuilles telle une main agrippée à la brume n'en finissant pas de se suspendre. Un craquement s'enroule comme une liane aux parois mais tu ne tournes pas la tête. Une ombre vagabonde effleure le sol puis s'immobilise. La faible lumière efface presque ce mirage avant qu'il n'apparaisse. Elle est là. Et lorsque son genou troue l'embrasure tu fermes les yeux.

Le noir de tes paupières hésite entre le quelque chose de trop ou le pas assez. Tu sais bien que ce n'est pas toi qui voit sans que tu n'aies pourtant une autre manière de voir. Et l'obscurité d'un tel plein se confond bientôt avec la lumière du

vide sans que tu n'aies besoin d'ouvrir les yeux. Tu te lèves lentement avec l'épaisseur du monde dans le corps.

Elle a porté ses doigts à sa joue pour écarter doucement de son visage une mèche de cheveux. Traversant l'espace qui vous sépare, elle a comme bondit d'une jambe désarticulée. La lueur de la nuit étire l'étendue de son mouvement. Plié contre son ombre, le décor creuse l'inhabitable. Maintenant, la proximité de vos corps, détachée de tout entourage, berce le silence telle une rivière muette.

Continue l'in-continuable voyage qui fait de l'horizon l'autre du passage. Alors tu feras de toi l'autre de toi et du néant, tu marcheras dans ta part d'extérieur à toi-même et tu te perdras dans l'autre au plus près de toi.